Philippiens, la lettre paulinienne modèle

Si les commentateurs anciens mettaient en avant l'épître aux Romains, l'épître aux Philippiens passionne les exégètes modernes, soucieux désormais d'intégrer Paul dans son époque. Elle fournit en effet une sorte de modèle de leurs préoccupations, qui portent sur l'usage spécifique que Paul fait du genre épistolaire, sur sa manière de gérer les communautés et sur la multiplicité des sources qu'il emploie dans ses écrits.

Par Régis Burnet
Professeur à l'université de Louvain-La-Neuve (Belgique)

Relativement brève, puisqu'elle comporte quatre chapitres (l'épître aux Romains en contient seize), la lettre aux Philippiens est adressée à une ville de Macédoine plutôt modeste ; la taille de son théâtre montre qu'elle ne devait pas dépasser 10 000 habitants au Ier siècle. Fondée une première fois en 360 av. J.-C. par des colons de Thasos, Philippes fut refondée après la bataille d'Actium (31 av. J.-C.) par Auguste comme une colonie romaine bénéficiant du *ius italicum* afin de remercier ses habitants du soutien qu'ils lui avaient apporté. Cette particularité juridique faisait de la cité une sorte d'exception au sein de la région, car elle était régie par les mêmes lois que si elle était située en Italie. Ses habitants jouissaient ainsi d'une exemption d'impôt et de taxes. Philippes faisait même figure de « petite Rome » : son architecture, son administration, sa constitution étaient modelées sur celle de la Ville éternelle, y compris dans son gouvernement, puisque ses deux magistrats, appelés « stratèges », rappelaient les deux consuls romains. La vaste majorité des inscriptions qui ont survécu dans la cité sont d'ailleurs rédigées en latin.

Les Actes des apôtres (au chapitre 16) racontent que Paul et ses compagnons gagnèrent la ville autour de l'an 50. Leur séjour est narré en trois épisodes. Le premier est la rencontre avec Lydia, une riche marchande de tissus teints issue de la ville de Thyatire (Ac 16,11-15). Puis Paul procède à l'exorcisme d'une jeune esclave possédée par un esprit capable d'annoncer l'avenir (Ac 16,16-18). Enfin, mis en prison, Paul et son compagnon Silas sont miraculeusement libérés de leurs chaînes, ce qui provoque la conversion de leur geôlier (Ac 16,19-40).

Le contenu de la lettre s'organise autour de trois grands thèmes. Le premier est une méditation de l'apôtre sur sa situation personnelle en prison (1,1–3,1 et 4,2-9). Paul mène une réflexion sur la mort et sur ●●●



La prédication de saint Paul à Éphèse
Eustache Le Sueur, 1649, huile sur toile, 394 x 328 cm. Paris, musée du Louvre.
© Bridgeman Images/Leemage

Gnose
Du grec *gnôsis* (« connaissance »), forme de pensée religieuse, apparue au Ier siècle, selon laquelle les humains peuvent accéder à Dieu par la connaissance, et être sauvés en passant par des rites ésotériques.

l'abaissement, en comparant sa propre détresse à la souffrance du Christ qu'il décrit grâce à un hymne (2,5-11). Le second est un remerciement pour des subsides que l'Église de Philippes lui a envoyés dans sa prison (4,10-20). Le troisième est une polémique contre trois divisions : un conflit interne au sein de l'Église dont on ne connaît pas vraiment les motifs entre Évodie et Syntychè (4,2-3), deux femmes qui ont travaillé avec Paul ; une rivalité externe qui reflète peut-être une persécution contre l'Église (1,28-29) ; et enfin l'opposition d'un groupe d'individus mal définis que Paul insulte en les nommant « chiens » (3,2-3).

Un modèle de l'évolution du regard sur les épîtres pauliniennes

Avec un soupçon de malice, on pourrait dire que Philippiens sert de modèle y compris dans les débats qu'elle suscite auprès des commentateurs. Elle peut en effet fournir un cas d'école pour illustrer le changement d'horizon de la recherche sur Paul.

Pour fixer le **lieu d'écriture**, on est passé d'une perspective traditionnelle à des questions de plus en plus ouvertes. Depuis les Pères, le texte était classé parmi les « épîtres de la captivité » de Rome, en faisant valoir que Paul se dit en prison (1,7.12-17), mais bénéficie toujours de la possibilité de recevoir du monde comme à la fin des Actes des apôtres (Ac 28,31), qu'il attend son procès dont l'issue est incertaine (1,19-26 ; 2,17.24) et surtout qu'il comparaît devant le prétoire, le tribunal impérial (1,13 ; 4,22). Mais à partir du XIXe siècle, de nombreux historiens relèvent que l'espoir de Paul de revoir les Philippiens (1,25-26 ; 2,24) semble bien incompatible avec un emprisonnement romain, vu la distance qui sépare Rome de Philippes. En outre, la conviction exprimée par Paul dans l'épître aux Romains que son apostolat dans ces régions est achevé (Rm 15,23-28) paraît contradictoire avec cette intention d'y revenir.

Aussi depuis une cinquantaine d'années une captivité à Éphèse est privilégiée, ce qui témoigne du changement de regard que l'on porte sur l'apôtre. D'un missionnaire perpétuellement en errance, on est en effet passé à l'image d'un chef de communauté basé à Éphèse gouvernant un réseau d'Églises grâce à ses voyages, aux allers-retours de ses collaborateurs, et aux échanges épistolaires. Un emprisonnement dans la cité asiate résout plus d'une difficulté : la distance entre les deux villes n'est pas si considérable ; on sait que Timothée, mentionné dans la lettre (1,1 ; 2,19-23), a été envoyé par Paul en Macédoine (Ac 19,22 ; 20,4) ; on peut imaginer que les ennuis que connaît Paul après les émeutes qu'il a suscitées par sa prédication auraient pu conduire à une détention (1 Co 15,32 ; 2 Co 1,8-10). Pourtant, cette localisation continue à soulever des réticences parmi les historiens, en particulier parce que le siège du proconsul de la province d'Asie ne s'appelait probablement pas « prétoire » et que la menace de mort qui pèse sur Paul ne semble pas être compatible avec ce que les Actes des apôtres relatent des événements d'Éphèse.

Le lieu d'écriture induit évidemment la **date d'écriture**. Si l'on opte pour un emprisonnement à Éphèse, on se situe au milieu de la décennie 50, alors qu'une captivité romaine nous place après 60.

Date et lieu d'écriture conditionnent également l'interprétation que l'on fait des **opposants mentionnés dans la lettre**. Ceux-ci paraissent appartenir à deux groupes différents. Au début de la lettre (1,15-18), Paul cite des membres d'une faction chrétienne – il les appelle du terme technique de « frères » – rivale à celle de Paul, animée par la jalousie, qui est en train d'agir en coulisse contre lui. Savoir qui ils sont vraiment demeure quasi impossible. En effet, Paul n'en dira pas davantage. La tradition ultérieure, s'engageant dans les pas de l'auteur des Actes des apôtres, a maintenu la fiction d'une belle unanimité des premières communautés chrétiennes et les détails des oppositions – qui pourtant affleurent çà et là dans le discours – n'ont pas été conservés. Puis, à partir du chapitre 3, l'apôtre évoque les « chiens » (3,2) qui sont ensuite décrits comme des ennemis de la croix du Christ qui ont leur ventre pour Dieu (3,17-19). Ils constituent un second type d'adversaires.



Paul prêchant dans des ruines
Giovanni Paolo Panini, 1744, huile sur toile, 64 x 84 cm. Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage.
© Musée de l'Ermitage

Pour ces derniers, le changement de regard des exégètes est patent. Lus au prisme d'une opposition binaire entre « Juifs » et « païens » au sein du christianisme, ils étaient considérés soit comme des « judaïsants », soit comme des chrétiens d'origine païenne aux croyances **gnosticisantes**. Aujourd'hui la prudence est de mise, car on est sensible à l'aspect rhétorique de la controverse. Paul semble emprunter des traits à une polémique traditionnelle dans l'hellénisme (par exemple chez les philosophes) contre ceux qui ne cherchent que leur propre gloire, ou qui s'attachent aux choses du monde. Peut-être ne vise-t-il que des attitudes très générales et non des personnes en particulier.

Un modèle du style épistolaire paulinien

C'est cette sensibilité nouvelle à la rhétorique qui explique également le changement de perspective que l'on peut constater à propos du **but de la lettre**. Autrefois, on faisait de Paul le premier grand théologien chrétien. La Réforme avait accentué cette lecture, présente déjà chez les Pères. Aussi focalisait-on le regard sur l'hymne évoquant le Christ (2,6-11) qui servait de point de départ à toutes les spéculations sur l'abaissement du Fils lors de l'Incarnation. Les commentateurs actuels ont tendance à prendre la lettre dans sa totalité et tentent de la réinscrire dans des formes rhétoriques connues dans l'Antiquité. On pense immédiatement aux « lettres de gratitude ». En effet, dans les versets 10 à 19 du chapitre 4, Paul se livre à des circonvolutions un peu gênées dans lesquelles il remercie pour un don, affirme qu'il n'en avait pas besoin, car il sait se contenter de peu, mais finit par dire que ses destinataires ont bien fait de délier leur bourse… Cependant, que faire du restant de la lettre ? On ne saurait résumer Philippiens à ces quelques phrases. Les uns la rapprochent donc de la grande catégorie des « lettres de consolation » qu'affectionnaient les stoïciens, Sénèque en tête, qui cherchaient à alléger le chagrin d'un homme ou d'une femme en deuil (cette présence de femmes comme destinataires est une

Doxologie
Prière à la gloire de Dieu.

particularité de ce genre rhétorique) par des arguments rationnels et une exhortation allant parfois jusqu'à la brusquerie. Ce rapprochement permet d'expliquer le long passage des chapitres 1 et 2, dans lequel Paul semble préparer sa communauté à son exécution si son procès tourne mal. Les autres la classent dans la catégorie des « lettres familières » qui entendent renforcer les liens au sein d'une famille ou d'un groupe d'amis par l'échange de nouvelles et de pensées intimes. Cela permet d'expliquer le très grand nombre de termes familiaux comme « frères » et « sœurs » ou le recours à l'imagerie parentale (2,15.22) ; cela permet aussi d'expliquer le plan relativement libre de la lettre, qui donne d'abord des nouvelles de Paul en prison (1,12-26) puis évoque la situation des destinataires (1,23–2,18 puis 3,1–4,9) tout en faisant une parenthèse sur les intermédiaires qui ont transmis la lettre (2,19-30). Elle se conclut par un rappel des liens de partenariat qui joignent Paul et les Philippiens (4,10-20). La rhétorique de l'amitié se dit dans le désir que tous soient enfin réunis (1,7-8 ; 4,1), l'insistance sur l'unité, l'affection mutuelle et la communion (1,5.7 ; 2,1 ; 3,10 ; 4,14-15) ainsi que la définition d'un ennemi commun (1,29-30).

Lire ainsi la lettre aux Philippiens comme une lettre et non plus comme un traité de rhétorique permet aussi d'y voir le **modèle de l'appropriation paulinienne du formulaire épistolaire antique**. On sait en effet que les lettres de l'Antiquité étaient rédigées selon une forme relativement figée ; Paul s'empare de cette forme et lui donne une extension jusqu'alors inédite. La lettre s'ouvre par une adresse (1,1-2) qui identifie les expéditeurs et les destinataires et comprend une salutation. Comme dans les autres lettres de Paul, la salutation est similaire à la formule courante utilisée au Ier siècle (« A à B, salut »), mais a été théologiquement modifiée (« grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ »). Comme dans une bénédiction, les destinataires sont « en Jésus-Christ » tout en étant « à Philippes ». Une action de grâces suit (1,3-11). Elle débute par une action de grâce habituelle introduite par le verbe grec *eucharistô*, « je rends grâce », (1,3-8) et s'achève par une prière (1,9-11). Comme dans une ouverture d'opéra, l'action de grâce prépare le lecteur aux divers sujets abordés dans la lettre. Elle donne également le ton de la lettre (l'exhortation) et insère une référence eschatologique dans la discussion.

La phrase « mais je veux que vous sachiez » en 1,12 sert d'inauguration formelle au corps de la lettre. Celui-ci va de 1,12 à 4,20. Comme il est courant dans les lettres pauliniennes dont il fournit ici un modèle idéal, ce corps de lettre comprend une parénèse (exhortation morale). En Philippiens, la parénèse énonce avec vigueur le lien qui existe entre l'apôtre et les destinataires. Une mention d'un voyage (2,19-30) introduit deux collaborateurs, Timothée et Épaphrodite, qui donnent un caractère concret à la relation entre les deux pôles de la communication puisqu'ils vont de la prison où se tient l'apôtre à Philippes en portant des nouvelles et des écrits. Le corps de la lettre s'achève par une note de remerciement pour les subsides fournis par la communauté de Philippes (4,10-20), se terminant par une **doxologie** (4,20).

La fin de la lettre (4,21-3) reprend tous les passages obligés de l'épistolaire paulinien : échange de salutations avec des tiers (4,21-2) et bénédiction (4,23). Contrairement aux lettres gréco-romaines, Paul ne conclut pas par un souhait ultime de bonne santé, mais par une bénédiction donnant un tour quasi liturgique à sa communication.

Un modèle de la manière paulinienne de « faire de la théologie »

Le dernier et peut-être le plus intéressant aspect de l'épître aux Philippiens est qu'elle illustre de façon paradigmatique la manière qu'a Paul de faire de la théologie. Paul a un « style » en théologie, c'est-à-dire, comme le formulait le philosophe Maurice Merleau-Ponty, une « mise en forme singulière des éléments du monde qui permettent d'orienter celui-ci vers une de ses parts essentielles ».

Le premier aspect de ce style, c'est qu'il s'appuie sur des **éléments préexistants**. On a



Paul pêchant dans les ruines
Giovanni Paolo Panini,
1735, huile sur toile,
63 x 48 cm.
Madrid, musée du Prado.
© Musée du Prado

trop souvent lu Paul comme un génie « inventant » la théologie chrétienne de son fonds propre, alors qu'il ne cesse de faire allusion à ce qui le précède. Même s'il ne cite pas explicitement l'Ancien Testament, on voit bien qu'il y fait perpétuellement écho. L'exhortation à ne pas se plaindre, mais à être des lumières au sein d'une génération pervertie (2,14-15) provient du Deutéronome (Dt 32,5) ; la mention du livre de vie en 4,3 évoque le Psaume 69 (Ps 69,28), le langage sacrificiel de 2,17 (« même si mon sang doit être versé en libation dans le sacrifice et le service de votre foi ») et de 4,18 remémore la phraséologie de l'Ancien Testament (Genèse 8,21 ou Exode 29,18). La formule « le Seigneur est proche » en 4,5 rappelle le Psaume 145 (Ps 145,18).

L'hymne du chapitre 2 semble lui aussi une citation d'un texte circulant dans les communautés chrétiennes et suscite de nombreux commentaires. Il pose plusieurs questions. Les chercheurs ont d'abord débattu de la langue originale, de la forme, de la structure, de la fonction, de la paternité et du milieu conceptuel de ce passage. Ils s'accordent dans leur grande majorité à dire que le passage est bien une pièce préexistante que Paul intègre à son discours, en raison de son langage inhabituel, de sa structure rythmique et de son style élevé. Cependant, personne n'est d'accord sur le nombre de strophes ou de couplets qui constituent son

Sotériologie
Théologie du salut.

Kénose
Néologisme formé sur le verbe grec *ekenôsen* (Ph 2,7) : le Christ « s'est dépouillé en prenant la condition de serviteur ». La kénose décrit l'incarnation comme un mouvement d'humilité infinie par lequel le fils de Dieu rejoint la condition humaine.

architecture. Ensuite, quel sens donner à la formule : « Étant de la forme de Dieu, [Jésus] n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu, mais il s'est dépouillé. » Décrit-elle le mouvement d'incarnation (passage de la « forme divine » à la « forme humaine ») ? Fait-elle un jeu typologique sur deux figures : celle d'Adam, créée à la ressemblance de Dieu, qui a tenté de s'exalter en enfreignant les ordres divins et, chassé du Paradis, a été rabaissé, et celle du Christ, nouvel Adam, lui aussi en forme de Dieu, qui a voulu s'avilir et a été exalté ?

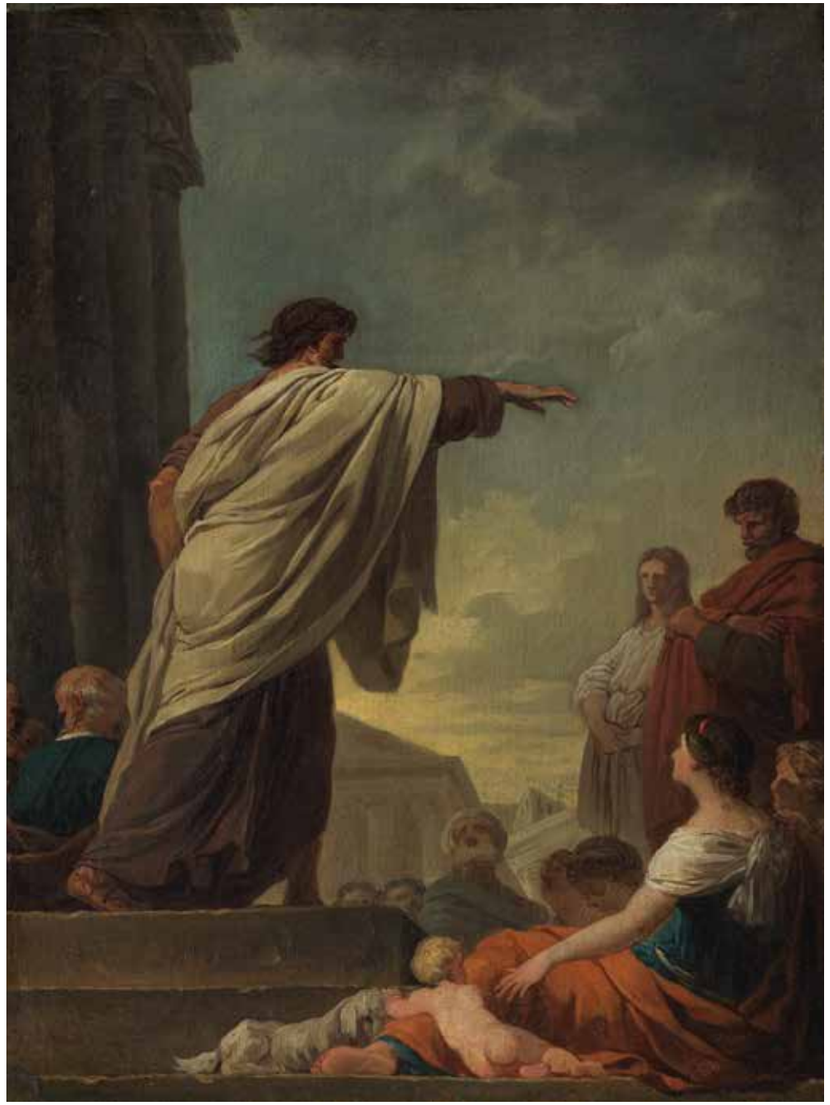
Le second aspect de ce style théologique est qu'il pense l'**unité profonde entre le Christ, l'apôtre et la communauté**. Influencé par une manière systématique de faire de la théologie, on pourrait être tenté de séparer ce que Paul dit de Dieu – qu'il est à l'œuvre dans la communauté (1,6 ; 2,13), qu'il donne la grâce (1,2), la paix (1,2), le salut (2,27) –, du Christ – il a saisi Paul (3,12), il est le prix de la vie chrétienne comparée à une course (3,14), il est le souverain maître (2,9-11) –, ou de la fin des temps – la résurrection (3,11), la venue du Seigneur (3,20-21)… En réalité, tous ces éléments se combinent au service d'une vision mystique de la communauté. Celle-ci est soutenue par Dieu, centrée autour du Christ, organisée par l'apôtre qui a été missionné pour la constituer et en préserver la cohésion.

Toutes les ressources qu'offre le genre épistolaire sont mises au service de ce seul but : l'unité. Cet objectif ne se révèle pas uniquement dans les exhortations à se défier des « chiens » ou dans l'appel à réconcilier Évodie avec Syntychè, il se dit dans l'usage même du genre épistolaire, qui manifeste de manière physique (une lettre) le lien qui unit l'apôtre avec la communauté. Ce lien est accentué par la mention des émissaires, mais aussi par les salutations qui semblent dire : « nous formons tous une même famille ». Le simple fait de se donner des nouvelles mutuelles renforce aussi l'unité.

Un des points centraux de ce plaidoyer en faveur de l'unité se dit dans le fameux hymne qu'on a plusieurs fois évoqué. Certains ont commenté cet hymne comme un exemple éthique et moral, proposant un idéal d'humilité à suivre. En effet, en 2,5, il semble indiquer que la clef de lecture est celle de la bonne conduite communautaire : « comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus-Christ ». D'autres ont opté pour une interprétation **sotériologique** : le Christ sauve par sa **kénose**, son anéantissement, transformant l'impuissance en toute-puissance. C'est ce que paraît suggérer le basculement central de l'hymne, qui fait de l'abaissement la cause de l'exaltation : « Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom. » (2,8-9).

Il est probable que les deux interprétations ne peuvent s'exclure l'une l'autre. Peut-être que ni une moralisation simpliste du passage ni un « drame cosmique » ne constituent la meilleure lecture. Peut-être Paul veut-il simplement insister sur l'exemple que fournit le Christ dans son incarnation, sa passion et son exaltation finale. L'activité salvatrice de Dieu en Christ peut servir de modèle pour sacrifier humblement un statut légitime pour le bien des autres. Et ce modèle est reproduit par l'action même de Paul, qui lui aussi renonce à ce qu'il était pour se mettre modestement au service du Christ, soit dans la vie, soit dans la mort (3,5-16). L'emprisonnement lui-même devient une preuve de cette abnégation puisque Paul se décrit comme supportant bravement l'humiliation des chaînes (1,12-20). Bien plus, il consent avec humilité de ne pas choisir ce qui serait préférable pour lui entre donner sa vie pour le Christ et demeurer pour le bien de la communauté (1,21-26). Par abnégation, il accepte non seulement de ne pas choisir entre les deux issues, mais de renoncer même à avoir une préférence.

Les deux envoyés fidèles, Timothée et Épaphrodite sont eux-mêmes inclus dans cette logique de l'imitation puisqu'eux-mêmes ont renoncé à leur condition, ont accueilli la souffrance, ont côtoyé la mort. Ce qui unit donc la communauté est bien un rapport d'imitation mutuelle : Paul imite le Christ, Épaphrodite et Timothée imitent Paul, les Philippiens sont appelés à imiter Épaphrodite, Timothée, Paul et, ultimement, le Christ. La clef de cette lettre modèle, et peut-être de toute la théologie paulinienne, se trouve possiblement dans cet étrange mot sur lequel tous les traducteurs s'échinent : *summimetès*. Il s'agit en effet d'un terme unique dans toute la littérature grecque qui ajoute au substantif très connu *mimetès* (imitateur) le préfixe *sun* qui insiste sur la réciprocité ou la coopération. Mais c'est un paradoxe : l'imitation d'un modèle ne s'opère habituellement qu'en sens unique, l'élève imitant le maître. Et pourtant, en 3,17, l'apôtre exhorte ses frères à devenir ses « co-imitateurs ». Il définit donc la vie chrétienne comme un rapport collectif d'imitation mutuelle qui doit aboutir ultimement à une relation de conformation au Christ : « notre cité, à nous, est dans les cieux, d'où nous attendons, comme sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transfigurera notre corps humilié pour le rendre semblable à son corps de gloire » (Ph 3,20-21). ●



Prédication de saint Paul
Joseph-Benoît Suvée, vers 1779, huile sur toile, 50,17 x 38,74 cm. Los Angeles County Museum of Art. The Ciechanowiecki Collection, gift of the Ahmanson Foundation.
© Los Angeles County Museum of Art

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

➤ ~~Lire le livre d'Esther, par Philippe Abadie, Faculté de Théologie (Université catholique de Lyon)~~